

Jacob Lachat

Le passé sous les yeux

Chateaubriand et l'écriture de l'histoire

CONTEXTES

VRIN | Éditions de l'EHESS

Collection dirigée par
Philippe Büttgen | Étienne Anheim

© Librairie philosophique J. VRIN
et Éditions de l'EHESS, 2023

ISSN 1159-4535
ISBN Vrin 978-2-7116-3087-5
ISBN EHESS 978-2-7132-2966-4

www.vrin.fr | www.editions.chess.fr

En application du Code de la Propriété Intellectuelle et notamment de ses articles L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Une telle représentation ou reproduction constituerait un délit de contrefaçon, puni de deux ans d'emprisonnement et de 150 000 euros d'amende. Ne sont autorisées que les copies ou reproduction strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source.

INTRODUCTION

Écrire sur l'histoire et être historien

« De mes trois principaux ouvrages », me disait-il en 1840, « le moins bien fait, le *Génie du christianisme*, me fit le plus d'honneur; *Les Martyrs*, le plus perfectionné, ajoutèrent peu à ma faveur auprès du public. *L'Itinéraire*, qui me coûta le moins de peine et qui est pourtant resté mon favori, eut beaucoup plus de succès. Le reste de mes travaux appartient à l'histoire et sera diversement apprécié; mais il me semble à moi-même que j'ai écrit sur l'histoire, mais que je ne suis pas historien »¹.

C'est en ces termes synthétiques, rapportés en 1859 par son ancien secrétaire d'ambassade – le dévoué Marcellus –, que Chateaubriand aurait émis un des derniers jugements sur l'ensemble de son œuvre. Rétrospectifs, ces brefs propos révèlent le regard surplombant que l'écrivain jette sur son parcours au moment même où il est en train d'achever la rédaction de ses *Mémoires d'outre-tombe*. Ils rappellent l'écart qui subsiste entre la manière dont un auteur perçoit ses livres et l'accueil critique plus ou moins favorable que ceux-ci ont pu recevoir. Chateaubriand évalue ses « trois principaux ouvrages » en fonction de leurs succès et de leurs insuccès, et met à l'écart le « reste de [ses] travaux » qui, de toute évidence, « appartient à l'histoire ». On pourrait prendre sa déclaration pour argent comptant et s'en tenir à ce qu'elle dit et prédit de sa notoriété. Ces quelques lignes établissent cependant une nuance qui soulève d'emblée plusieurs

1. Chateaubriand, cité par Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, Michel Lévy frères, 1859, p. 138.

interrogations chez le lecteur familier de son œuvre. Pour quelles raisons Chateaubriand, dont une grande partie de l'activité a consisté à « écrire sur l'histoire », précise-t-il à la fin de sa vie (et particulièrement en 1840) ne pas « être historien » ? En vertu de quels critères établit-il cette distinction entre ce qu'il convient d'appeler une *pratique* et un *statut* ? Et que dit cette distinction de son rapport à l'histoire et à l'écriture historique ?

Les questions générales que suscite ce court extrait forment la toile de fond de ce livre. Elles appellent une réflexion sur la façon dont Chateaubriand a pensé et mis en scène, en les articulant sans cesse l'une avec l'autre, son œuvre et sa vie. Le regard rétrospectif porté sur ses « ouvrages » et ses « travaux » se confond souvent avec l'image que l'auteur a cherché à produire de lui-même, mais aussi avec l'idée commune que nous nous faisons de son rapport à l'histoire. Chateaubriand est en effet réputé pour avoir consacré la plus grande partie de son activité d'écrivain à penser son époque dans un va-et-vient permanent entre le présent, le passé et l'avenir, entre le surgissement brutal des événements et la longue durée de l'histoire. Il est fréquent de voir en lui cet auteur doté, pour reprendre les mots de Maurice Blanchot, d'un « sens incomparable du passé »¹, ou ce « poète face à l'histoire »² constamment en prise sur – et aux prises avec – les mouvements politiques qui ont marqué le premier XIX^e siècle, ou encore cet « enchanteur désenchanté » dont l'écriture métaphorique et l'aura mythique se sont développées en réponse aux grandes « ruptures de l'histoire »³. Il arrive aussi que l'on appréhende Chateaubriand à travers la figure d'un écrivain mélancolique méditant sur les ruines du temps – celle que le peintre Anne-Louis Girodet a immortalisée dans son portrait de l'auteur. Au point qu'il est difficile, aujourd'hui encore, de distinguer une telle image de l'œuvre proprement dite, tant Chateaubriand a fait de sa personne l'objet même de son écriture de l'histoire.

La critique littéraire, au moins depuis les années 1960, n'a pourtant pas manqué de commenter cette représentation tragique d'un écrivain hanté, voire déchiré, par la question de l'histoire. En 1967, Jean-Pierre Richard déclarait déjà que « l'histoire apparaît

1. M. Blanchot, *La part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 239.

2. M. de Diéguez, *Chateaubriand ou le poète face à l'histoire*, Paris, Plon, 1963.

3. Y. Vadé, *L'enchantement littéraire. Écriture et magie de Chateaubriand à Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1990, p. 89-130.

à Chateaubriand comme un autre domaine élu de la rupture : l'histoire, certes, qu'il étudie et traverse en tant qu'écrivain (c'est, on le sait, une de ses vocations les plus constantes), mais plus encore celle qu'il vit, dans laquelle il se trouve directement comme acteur ou comme témoin »¹. Le critique reprenait ainsi la figure, tant exploitée par Chateaubriand lui-même, de l'écrivain *entre deux siècles*, pour en faire l'expression d'une brisure existentielle au lendemain de la Révolution française. En 1976, Pierre Barbéris proposait quant à lui de renouveler les réflexions sur ce partage historique du sujet, et invitait à revoir cette « Histoire dont Chateaubriand a été l'un des premiers grands relecteurs »², en défendant l'intérêt de son œuvre pour une lecture marxiste du romantisme français. Depuis ces travaux fondateurs, les abondantes monographies consacrées à Chateaubriand se sont appliquées à déchiffrer, dans d'autres perspectives, la dimension « mythographique » de sa poétique de l'histoire, en analysant la manière dont s'y entrecroisent l'écriture de soi et le rapport intime au temps historique³. À côté de ces ouvrages, on compte enfin, depuis les années 1990, d'importantes études qui s'attachent à démêler la complexité des héritages culturels, politiques et intellectuels dans lesquels s'enracinent les œuvres de Chateaubriand. En 1994, dans l'avant-propos des actes du colloque de Cerisy consacré à l'écrivain, Jean-Claude Berchet plaide pour un « recentrage de Chateaubriand sur le XVIII^e siècle » et rappelle à cette occasion que l'auteur est bien « le fils de son siècle ». En reprenant le motif de l'écrivain *entre deux siècles*, il affirme que cette « position intermédiaire » est moins l'expression d'une brisure, que « la figure même du passage dans le présent, dynamisé par une énergie désirante qui assure à son écriture un perpétuel arrachement, et son envol »⁴. En 2009, dans un volume collectif intitulé *Chateaubriand, penser et*

1. J.-P. Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Seuil, 1967, p. 147.

2. P. Barbéris, *Chateaubriand. Une réaction au monde moderne*, Paris, Larousse, 1976, p. 17.

3. Parmi ces monographies, mentionnons celles de J.-M. Roulin, *Chateaubriand, l'exil et la gloire. Du roman familial à l'identité littéraire dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Honoré Champion, 1994 ; B. Chaouat, « Je meurs par morceaux ». *Chateaubriand*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999 ; J.-Ch. Cavallin, *Chateaubriand mythographe. Autobiographie et allégorie dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 2000 ; A.-S. Morel, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 2014 ; et B. Degout, « Je ne suis plus que le temps ». *Essai sur Chateaubriand*, Paris, Fayard, 2015.

4. J.-Cl. Berchet, « Avant-propos », dans J.-Cl. Berchet et Ph. Berthier (dir.), *Chateaubriand, le tremblement du temps*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994, p. 12.

écrire l'Histoire, Jean-Marie Roulin part d'un postulat similaire pour réexaminer la situation de l'écrivain à partir de « cette irruption du politique, au sens le plus fort, qui constitue l'élément majeur dans le rapport de l'individu à l'Histoire »¹.

À cet ensemble de travaux critiques s'ajoute la postérité de Chateaubriand dans le champ des études sur l'historiographie. On le rappelle bien souvent : l'auteur aurait contribué à l'éclosion d'une nouvelle attention au temps historique, et sa situation serait cruciale pour comprendre l'avènement, à la fin du XVIII^e siècle, de ce que Reinhart Koselleck a appelé le « concept moderne d'histoire »², c'est-à-dire l'histoire comme catégorie transcendante (*Geschichte*). C'est François Hartog qui, en 2003, a proposé une analyse décisive de la question de l'histoire chez Chateaubriand, en montrant, dans le sillage de Koselleck, que l'écrivain, en tant que « vaincu de la Révolution », a « mieux compris que beaucoup de ses contemporains le nouvel ordre du temps des Modernes »³. Dans ses *Régimes d'historicité*, Hartog repart lui aussi du motif de l'*entre deux siècles*. Plus encore qu'un déchirement existentiel, ce motif exprime, selon lui, une rupture avec les anciens modèles historiques de rapport au temps (regroupés sous l'expression d'« ancien régime d'historicité »). Par son expérience individuelle, Chateaubriand manifesterait un basculement plus général du rapport à l'histoire et à l'historiographie, repérable chez d'autres écrivains de sa génération (Volney, Benjamin Constant).

Cette analyse a renouvelé les réflexions sur la place de Chateaubriand dans le développement de l'histoire au début du XIX^e siècle. Elle a affiné et, en quelque sorte, nuancé l'idée ancienne selon laquelle l'auteur, bien qu'il ne fût pas historien au même titre que Jules Michelet, aurait tout de même été un des premiers auteurs à insuffler un goût de l'histoire à ses contemporains. En 1897, l'historien Camille Jullian voyait en effet le *Génie du*

1. I. Rosi et J.-M. Roulin (dir.), *Chateaubriand, penser et écrire l'Histoire*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2009, p. 15-16.

2. R. Koselleck, « Le concept d'histoire », dans *L'expérience de l'histoire*, Paris, Seuil, 2011, p. 35.

3. F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2012, p. 97. Le chapitre consacré à Chateaubriand (« Chateaubriand : entre l'ancien et le nouveau régime d'historicité ») a d'abord paru sous le titre « Les Anciens, les Modernes, les Sauvages ou le "temps" des Sauvages », dans J.-C. Berchet et P. Berthier (dir.), *Chateaubriand, le tremblement du temps*, op. cit., p. 177-200.

christianisme comme un ouvrage déterminant pour l'émergence de l'histoire nationale : « Peu de livres sont moins marqués à cet esprit d'exactitude et d'analyse qui est la condition de l'histoire ; peu de livres cependant ont eu plus d'importance sur les destinées de l'histoire »¹. Dans les années 1970, au moment de recomposer la généalogie du mouvement historiographique dont il était alors le promoteur, Jacques Le Goff plaçait encore sans hésiter Chateaubriand parmi les « pères de l'histoire nouvelle »². Quoique ancienne, cette représentation de l'écrivain en précurseur d'un nouveau rapport à l'histoire court jusqu'à nos jours. Elle vise le plus souvent à valoriser le rôle de Chateaubriand dans l'émergence de l'histoire comme discipline, en suggérant que son œuvre a inspiré le renouveau historiographique qu'incarnent les historiens français sous la Restauration. Pour soutenir cette idée, on rappelle habituellement le célèbre hommage qu'Augustin Thierry rend à l'auteur en 1840, dans la préface des *Récits des temps mérovingiens*. L'historien libéral – qui avait prophétisé quelques années auparavant que « l'histoire serait le cachet du dix-neuvième siècle, et qu'elle lui donnerait son nom, comme la philosophie avait donné le sien au dix-huitième »³ – y évoque avec entrain le souvenir de sa première lecture des *Martyrs*, quand il était encore étudiant au collège de Blois :

Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. [...] [L]orsque, après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. [...] Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le siècle littéraire⁴.

Cette déclaration a assurément contribué à accroître l'importance de Chateaubriand dans l'*histoire de l'histoire* en France ; elle a même conduit à envisager son œuvre de fiction sur le même plan que les romans historiques de Walter Scott, qui furent pourtant, on le sait, la principale source d'inspiration de Thierry⁵. Aujourd'hui encore, l'hommage du célèbre historien est utilisé comme argument pour

1. C. Jullian, *Notes sur l'histoire en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1897, p. VII.

2. J. Le Goff (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, Complexe, 1988, p. 47-52.

3. A. Thierry, *Dix ans d'études historiques*, Paris, Just Tessier, 1835, p. xxvi.

4. A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens* [1840], Paris, Just Tessier, 1842, p. 24.

5. Sainte-Beuve, en son temps, avait qualifié cet hommage de « prêté-rendu universel de louanges et de compliments ». *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire. Cours professé à Liège en 1848-1849*, Paris, Garnier Frères, 1861, t. 2, p. 23, n. 1.

expliquer la rupture historiographique dont Chateaubriand aurait été l'instigateur. Dans son « manifeste » en faveur d'un rapprochement de la littérature et des sciences sociales, Ivan Jablonka l'utilise par exemple pour rappeler que c'est moins l'érudition de Chateaubriand que le « souffle des *Martyrs* qui, toute fiction qu'ils soient, révèle brusquement une nouvelle manière d'écrire l'histoire »¹.

Cependant, cette persistance à souligner l'influence qu'aurait exercée Chateaubriand sur le développement de l'historiographie ne va pas sans poser problème. D'une part, elle conduit à omettre que la figure de l'auteur n'est devenue déterminante pour la mémoire nationale qu'au prix d'un effort répété par Chateaubriand et ses différents lecteurs²; d'autre part, elle occulte le fait que ses œuvres ont été produites dans un moment complexe qui voit l'émergence d'écoles historiques et de groupes littéraires et politiques en tension. C'est au cœur de cette époque mouvementée que Chateaubriand a développé sa pensée de l'histoire et qu'il a façonné sa « figure publique »³ d'identités multiples : le voyageur, l'homme de lettres, l'homme politique et, enfin, le mémorialiste. Au lieu de partir de son emprise supposée sur l'historiographie, il convient ainsi d'examiner précisément les conditions qui ont rendu possible et célèbre son rapport singulier à l'histoire.

Chateaubriand est un témoin privilégié des pratiques d'écriture de l'histoire au tournant du XIX^e siècle. Sa trajectoire et ses publications s'inscrivent dans une période où le rôle et le travail de l'historien sont reconsidérés. Au début de sa carrière, il est contemporain de Joseph de Maistre, mais aussi de Volney et de Germaine de Staël, qui, comme lui, héritent bon gré mal gré de la philosophie de l'histoire des Lumières ; sous le Consulat et l'Empire, il est proche d'écrivains et d'historiens conservateurs comme Louis de Bonald et de Joseph-François Michaud ; sous la Restauration, enfin, il observe de près le développement des travaux historiques de François Guizot, de Prosper de Barante, d'Augustin Thierry et de Jules Michelet, qui participent tous à la première institutionnalisation de l'histoire en France. Au cœur des bouleversements politiques qui touchent

1. I. Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014, p. 50.

2. Voir A. Vaillant, « Chateaubriand ou presque rien », dans F. Schuerewegen (dir.), *Chateaubriand et les choses*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 149-167.

3. A. Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014, p. 303-310.

la société française du premier XIX^e siècle, Chateaubriand assiste à l'essor de l'histoire comme champ intellectuel.

Toutefois, les savoirs historiques qui émergent dans le monde littéraire et politique au lendemain de la Révolution française ne constituent pas à proprement parler un champ autonome (au sens où l'entendrait Pierre Bourdieu). De même, l'idée d'histoire qui circule alors n'est pas toujours envisagée de la même façon par ceux qui se disent historiens. La diversité des courants et des positions des auteurs s'est aujourd'hui amalgamée dans l'image d'une « historiographie romantique » cristallisée, dès la Restauration, dans les ouvrages des historiens libéraux et, peu après, dans le génie de Michelet. Mais cette représentation convenue doit être nuancée. Loin d'annoncer une histoire nouvelle ou un historien à venir, le tournant du XIX^e siècle – cette « période sans nom »¹ dont on mesure aujourd'hui l'importance pour notre conception moderne de la littérature et de l'histoire – révèle toute sa complexité lorsqu'on le parcourt à partir de Chateaubriand : précisément parce qu'il n'a pas été *uniquement* historien, l'écrivain est resté sensible aux différentes conceptions de l'histoire qui l'ont environné. C'est pourquoi il importe de cerner les enjeux historiographiques qui l'ont conduit à forger une œuvre en décalage, mais aussi en dialogue avec les historiens de son temps. En proposant ici une histoire de l'histoire à travers ses écrits procédant de genres et de registres divers (essai, épopée, voyage, roman, polémique, mémoires, etc.), il s'agit de contribuer aux recherches sur l'écriture de l'histoire au XIX^e siècle². Alors que ces études partent pour la plupart des historiens libéraux des années 1820, l'objectif est de déplacer la focale et de rendre compte, avec Chateaubriand, d'autres manières de penser et d'écrire l'histoire qui émergent plus tôt dans le siècle. En suivant pas à pas la parution de ses écrits, depuis son *Essai sur les révolutions* en 1797

1. L'expression est de S. Balayé et J. Roussel, *Dix-huitième siècle*, n° 14, 1982, p. 6. Elle est aujourd'hui devenue un objet d'étude pour l'histoire littéraire : F. Bercegol, S. Genand et F. Lotterie (dir.), *Une « période sans nom »*. Les années 1780 et 1820 et la fabrique de l'histoire littéraire, Paris, Classiques Garnier, 2016.

2. B. Reizov, *L'historiographie romantique française. 1815-1830*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1962; Y. Knibiehler, *Naissance des sciences humaines. Mignet et l'histoire philosophique au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1973; M. Gauchet, « Les Lettres sur l'histoire de France d'Augustin Thierry », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986, t. 2, *La nation*, vol. 1, p. 247-316; S.-A. Leterrier, *Le XIX^e siècle historien. Anthologie raisonnée*, Paris, Belin, 1997.

jusqu'aux *Études historiques* en 1831, il est possible d'identifier sa situation au milieu de tensions qui infléchissent les tendances historiographiques de cette époque (histoire philosophique, érudite ou politique, mémoires, etc.), et de comprendre les questions qu'ont pu se poser d'autres historiens.

Chateaubriand n'a pas été ce poète retiré du monde et méditant à distance sur les ruines de l'histoire. Il a cherché sa vie durant à prendre part aux mouvements de son temps. Au lieu d'envisager l'auteur à la manière de Julien Gracq, c'est-à-dire comme « un cavalier seul presque sans exemple dans la littérature moderne »¹, voire comme un historien sous-estimé dont il faudrait rétablir l'importance, je propose de lire ses œuvres comme des objets qui portent la trace de contextes historiographiques et d'interroger, à partir d'elles, la position intellectuelle de Chateaubriand face aux développements de l'histoire. La perspective adoptée dans ce livre n'établit donc pas des distinctions théoriques *a priori* entre les écrits historiques, littéraires et politiques. Loin de me pencher sur un genre (tantôt le voyage, tantôt l'épopée, tantôt la polémique, tantôt les mémoires, etc.) dont je définirais les propriétés à l'horizon de la discipline historique actuelle, je propose d'explorer la multiplicité des genres à travers lesquels Chateaubriand, à différents moments de sa vie, a prétendu « écrire sur l'histoire ». Cette manière de procéder n'exclut pas la différence entre l'histoire, la littérature et la politique, mais elle envisage cette différence comme un problème historiquement situé.

À l'instar de nombreux écrivains de son temps, Chateaubriand est un polygraphe. La littérature et l'histoire font encore partie chez lui d'une même culture des belles-lettres, qui englobe également l'éloquence et la philosophie. Néanmoins, cette culture n'est pas partagée par tous ses contemporains. Elle se heurte à des débats complexes sur l'union ou la délimitation des pratiques savantes et littéraires, et surtout sur la place de la « poésie » dans ce qui fut alors appelé par Bonald la « guerre des sciences et des lettres »². La polygraphie de Chateaubriand n'est donc pas une hybridation

1. J. Gracq, « Le Grand Paon », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, t. I, p. 915.

2. Sur ce point, voir l'article de S. Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula-LHT*, n° 8, 2011.

heureuse des genres, mais un lieu de tension entre des régimes d'expression différenciés. Elle tire l'écriture historique tantôt vers une « poésie » inspirée par le « génie » esthétique de la religion chrétienne, tantôt vers l'éloquence politique. Parce qu'elle se déploie à travers des univers discursifs hétérogènes, elle doit à son tour être historicisée.

À cette fin, cet essai adopte une démarche interprétative soucieuse de la contextualisation rigoureuse des œuvres¹. Celle-ci ouvre quatre perspectives de lecture : elle appelle d'abord à interroger la situation de Chateaubriand par rapport aux pensées de l'histoire qui lui sont contemporaines ; elle implique ensuite une étude des procédés et des genres que l'auteur privilégie pour « écrire sur l'histoire », en attirant l'attention sur ses choix rhétoriques et stylistiques ; elle conduit en outre à examiner les liens intellectuels et politiques qu'il élabore – au sein comme au dehors des textes – avec les historiens qu'il fréquente et qu'il lit, et à envisager ses publications comme autant de productions qui répondent à des attentes ; elle invite enfin à appréhender ses écrits en tenant compte de leur réception. En suivant ces quatre perspectives, les analyses développées ici ne consistent pas uniquement en une *lecture d'œuvre*. Le corpus sur lequel elles portent regroupe également des ouvrages d'historiens, des articles de journaux et des morceaux de correspondances. Au lieu de proposer une monographie qui placerait l'ensemble des écrits de Chateaubriand sous le signe d'une poétique de l'histoire, il s'agit de comprendre les contextes dans lesquels l'auteur a diversifié son écriture historique.

Le titre de ce livre désigne le problème à partir duquel évolue l'écriture historique de Chateaubriand. Il suggère aussi, plus globalement, le rapport que l'écrivain entretient avec l'histoire – celle qu'il met en œuvre dans ses écrits, et celle dont il fait l'expérience en tant qu'individu. La formule *le passé sous les yeux* m'a d'abord

1. Il trouve ses sources d'inspiration principales dans des travaux qui, depuis une vingtaine d'années, renouvellent l'approche historique des faits littéraires. Parmi ces travaux, il faut mentionner en particulier : J. David, « Du bon usage littéraire des contextes », *Études de lettres*, n° 2, 2001, p. 164-175 et « La marche des temps : sociologie de la littérature et historicité des œuvres », *Contextes*, n° 7, 2010, url: journals.openedition.org/contextes/4647 (consulté en janvier 2023) ; A. Vaillant, « Pour une histoire de la communication littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, 2003, p. 549-562 ; J. Lyon-Caen et D. Ribard, *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010 ; J. Lyon-Caen, *La griffe du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris, Gallimard, 2019.

été inspirée par la lecture d'un article de Carlo Ginzburg intitulé « Description et citation »¹. Dans cet article, l'historien italien interroge les catégories selon lesquelles fut pensée et formulée la vérité historique à l'âge classique. En abordant les éléments textuels qui assurent la crédibilité des ouvrages d'histoire depuis l'Antiquité, il examine l'évolution des procédés grâce auxquels les événements relatés dans un ouvrage d'histoire sont perçus comme véridiques. Son analyse s'appuie sur le procédé rhétorique de l'*evidentia*, la figure par laquelle l'historien, comme l'orateur, donne à voir – par une « impression de vie » (*enargeia* en grec) – un objet à son auditoire ou à son lectorat². Elle rappelle que dans la rhétorique latine, l'*evidentia* (équivalent d'*enargeia*) consistait à rendre la réalité du passé visible : dans l'*Institution oratoire* (VIII, 3), Quintilien mettait en effet l'accent sur la qualité représentative de cette figure à travers la formule « *ante oculos ponere* »³, qui correspondait à la capacité de l'orateur à mettre les faits *sous les yeux* du lecteur et à actualiser le passé. Mais l'analyse de Ginzburg montre surtout que l'*evidentia* est une figure essentielle pour comprendre un changement advenu dans la pensée et l'écriture de l'histoire à la fin du XVIII^e siècle. Selon l'historien, un basculement s'opère alors : l'attestation des événements du passé ne relève plus seulement de l'*evidentia*, de l'« effet de présence », mais de l'*evidence* (en anglais), c'est-à-dire de la preuve matérielle : « La différence entre notre concept d'histoire et celui des Anciens pourrait se résumer ainsi : pour les Grecs et les Romains, la vérité historique se fondait sur l'*evidentia* ; pour nous sur les documents (en anglais, *evidence*) »⁴. La notion d'évidence caractériserait donc l'usage moderne des matériaux documentaires et des témoignages, alors qu'elle aurait constitué pour les anciens un « problème de persuasion qui n'était relié que de manière marginale à un contrôle objectif des faits »⁵.

1. Cet article a d'abord paru en 1988 sous le titre anglais « Ekphrasis and Quotation », avant d'être réédité en français sous le titre « Description et citation » dans *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, trad. fr. M. Rueff, Lagrasse, Verdier, 2010, p. 23-60.

2. *Ibid.*, p. 29-30.

3. Voir Cl. Calame, « Quand dire c'est faire voir : l'évidence dans la rhétorique antique », *Études de lettres*, n° 4, 1991, p. 3-22. Sur les héritages classiques de l'*evidentia*, voir P. Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans-Caen, Paradigme, 1995, p. 99-121.

4. C. Ginzburg, « Description et citation », art. cit., p. 34.

5. *Ibid.*, p. 35.

Certes, le rapport critique à la vérité historique n'a pas attendu la fin de l'âge classique pour se développer dans les travaux des historiens; Ginzburg a d'ailleurs montré qu'il remontait, au moins, à Lorenzo Valla, l'auteur de la célèbre réfutation de la *Donation de Constantin* en 1440¹. Il n'en demeure pas moins que la dissociation entre l'*evidentia* et l'*evidence*, soit entre la reconstitution vraisemblable d'un événement et la citation de documents, reflète un bouleversement épistémologique auquel se confrontent nombre d'historiens modernes: « *L'enargeia* voulait communiquer l'illusion de la présence du passé; les citations soulignent que nous ne pouvons accéder au passé que de manière indirecte, à travers des médiations »². L'écriture de l'histoire se trouve alors partagée entre le régime de la présentification et celui de la distanciation vis-à-vis du passé. En s'appuyant sur des citations, les historiens doivent signaler qu'ils n'ont pas accès immédiatement au passé qu'ils mettent en récit. La vérité de leur discours doit s'appuyer sur la mention de documents authentifiés.

Ce moment d'une prise en compte de la distance temporelle dans la méthode historique coïncide avec l'époque où se développent, en Allemagne, une nouvelle conception de l'histoire de l'art et un nouveau savoir sur les œuvres du passé. Dans l'héritage des humanistes de la Renaissance, pour qui le retour à l'antique avait coïncidé avec la redécouverte des ruines romaines, Johann Joachim Winckelmann élabore des procédures érudites de déchiffrement des statues anciennes sur la base d'une double exigence: il s'agit, d'une part, d'identifier et de restituer les objets d'art du passé tout en prenant acte des siècles qui nous en séparent, et d'autre part, d'envisager cet écart temporel comme la condition nécessaire du travail historique. Comme l'historien-antiquaire ne fait jamais face au passé comme tel, il doit apprendre à le voir et à l'historiciser à partir de ses traces incomplètes³.

Bien qu'ils illustrent de manière schématique un changement de paradigme historiographique qui advint en réalité sur le temps long

1. C. Ginzburg, « Lorenzo Valla et la donation de Constantin », dans *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, trad. fr. J.-P. Bardos, Paris, Éditions de l'EHESS-Gallimard-Seuil, 2003, p. 57-70.

2. C. Ginzburg, « Description et citation », art. cit., p. 56.

3. Voir A. Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, trad. fr. A. Tachet et al., Paris, Gallimard, 1983, p. 282-284; A. Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, trad. fr. P.-A. Fabre, Paris, Seuil, 1998.

et dans plusieurs savoirs historiques¹, les deux régimes d'évidence étudiés par Ginzburg permettent de comprendre le problème auquel se confronte Chateaubriand quand il prétend « écrire sur l'histoire ». Chez lui, la rupture avec le passé est à la fois reconnue et niée : *voir le passé* signifie autant en actualiser les traces et les héritages – afin d'en tirer une jouissance esthétique ou une leçon morale ou politique –, qu'être conscient de la distance temporelle qui nous sépare de lui. Ce problème ne cesse de s'amplifier au fil des œuvres, à mesure que l'histoire érudite se développe en France. Au début du XIX^e siècle, au moment même où naît le goût des musées et des représentations spectaculaires du passé², l'*evidentia* et l'*evidence* deviennent les deux modalités primordiales de l'étude et de la représentation des phénomènes historiques. Dès 1820, elles correspondent aux deux composantes de la méthode que revendiquent des historiens comme Barante, Guizot, Thierry ou Michelet, à savoir l'usage des sources et les procédés de mise en présence du passé. Pour ces historiens, la pratique de l'histoire intègre un ensemble de dispositifs dont la fonction est de rendre le passé visible et vivant ; leurs travaux s'articulent à la fois sur un souci de l'érudition et une maîtrise de l'hypotypose (autre synonyme de l'*evidentia*)³. Nous verrons que c'est précisément face à cette conception de la vérité historique que se positionne Chateaubriand. Selon lui, le recours systématique aux documents constitue une entrave, car il conduit l'historien à devenir un compilateur de preuves ou, pour reprendre une de ses formules incisives, un « bouquineur de cartulaire »⁴.

Mais la formule *le passé sous les yeux* suggère un enjeu plus fondamental pour comprendre la position que Chateaubriand adopte face au développement de l'histoire au début du XIX^e siècle. Elle renvoie à la métaphore de la vision que l'écrivain utilise pour décrire sa propre situation devant les événements dont il se veut

1. Dans un article qui s'appuie sur le même essai de Ginzburg, Bénéger Boulay a même montré que l'*evidentia* et l'*evidence* représentent, aujourd'hui encore, deux figures qui cohabitent dans le discours historique. Voir B. Boulay, « Effets de présence et effets de vérité dans l'historiographie », *Littérature*, n° 159, 2010, p. 26-38.

2. Voir D. Poulot, « La morale du musée : 1789-1830 », *Romantisme*, n° 112, 2001, p. 23-30 ; M. Samuels, *The Spectacular Past. Popular History and the Novel in Nineteenth-Century France*, Ithaca, Cornell University Press, 2004.

3. Voir P. Petitier, « Entre concept et hypotypose : l'histoire au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 144, 2009, p. 69-80.

4. *Études*, p. 61.

l'historien. En effet, cette métaphore – que l'on pourrait résumer sous l'expression commode de *vision de l'histoire* – fait partie des motifs traditionnels qu'utilisent les historiens quand ils prétendent produire une vérité sur le passé. Elle renvoie aux modes de visualisation de l'histoire en vigueur depuis l'Antiquité, ainsi qu'aux diverses façons dont les historiens ont thématiqué leur usage de la description, du témoignage et de la preuve¹. Elle permet depuis longtemps de signifier les procédés littéraires et savants mis en œuvre dans leurs récits pour donner à voir le passé, mais aussi leurs modes d'énonciation et, en un certain sens, leurs propres positions dans l'histoire.

La polysémie de la métaphore visuelle, de même que la polysémie de la notion d'évidence, présente un intérêt majeur pour cette étude. Parce qu'elle conjugue des aspects à la fois descriptifs et énonciatifs, elle constitue un objet privilégié pour interroger les moyens par lesquels Chateaubriand a thématiqué ses conceptions de l'histoire et de l'écriture historique. La métaphore de la vision apparaît dans la plupart de ses ouvrages où intervient la question historiographique, et révèle les héritages rhétoriques, philosophiques, esthétiques et savants à l'aune desquels l'auteur pense son rôle d'historien. Elle structure certains de ses textes politiques, en substituant parfois la vision surplombante d'une situation historique au récit détaillé d'une circonstance actuelle. Elle permet également de situer son approche singulière de l'histoire par rapport au développement de l'historiographie au début du XIX^e siècle, d'expliquer les affinités que l'écrivain noue avec les historiens anciens et modernes, et de suivre à la trace les rapports changeants qu'il entretient avec les courants historiques qui naissent à l'époque. Elle invite enfin à étudier les procédés énonciatifs grâce auxquels Chateaubriand s'est construit une posture d'*écrivain dans l'histoire* et à comprendre les formes de son implication dans l'époque qui est la sienne. Car la question du *passé sous les yeux* concerne en dernière analyse le regard qu'il porte sur son temps, sur ce présent qu'il ne cesse de penser et de déchiffrer comme appartenant déjà à l'histoire.

1. Voir F. Hartog, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, et A. Zangara, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique*, Paris, Éditions de l'EHESS-Vrin, 2007.

Comment Chateaubriand envisage-t-il l'histoire? Avec quels moyens et à travers quels genres prétend-il la représenter? En quoi son usage de l'écriture historique se distingue-t-il des tendances historiographiques qui lui sont contemporaines? Dans quelle mesure la singularité de son rapport à l'histoire dépend-elle de sa position face aux historiens du début du XIX^e siècle? Pour répondre à ces questions, les chapitres qui suivent retracent l'évolution de l'écriture historique chez Chateaubriand depuis la publication de l'*Essai sur les révolutions*, en 1797, jusqu'à celle de la « Préface testamentaire », en 1834, qui annonce publiquement la parution posthume des *Mémoires d'outre-tombe*. En délimitant ce cadre chronologique à partir d'un corpus d'écrits échelonné sur plus de trente ans, j'ai choisi d'étudier la fabrication de l'œuvre jusqu'au moment où, après l'échec des *Études historiques* (1831), Chateaubriand reconsidère son rôle d'historien et endosse celui du mémorialiste. Un tel parcours permet de comprendre les raisons de ce tournant en interrogeant les conditions qui le rendent possible et de ressaisir les différentes conjonctures historiographiques que Chateaubriand traverse depuis la publication de son premier ouvrage. Il s'agit d'éviter, autant que faire se peut, d'aborder son œuvre à la lumière téléologique des *Mémoires*. Le principal biais de cette lecture rétrospective consiste à puiser dans les textes antérieurs les indices d'une poétique de l'histoire en germe, et dont le monument posthume serait, en quelque sorte, l'éclosion ou, pire encore, le bouquet final. Or, durant la longue période qui précède la « Préface testamentaire », Chateaubriand ne développe pas une poétique de l'histoire. Il met en œuvre une écriture historique qui suit des orientations littéraires et intellectuelles variées. Et c'est en fonction de ces orientations qu'il convient de retracer sa trajectoire d'historien.

Cet essai porte essentiellement sur des ouvrages accompagnés d'un abondant métadiscours (en l'occurrence l'*Essai sur les révolutions*, le *Génie du christianisme*, *Les Martyrs*, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, le *Voyage en Amérique* et les *Études historiques*), où sont développées de nombreuses considérations sur l'histoire et l'historiographie; mais mes analyses intègrent également des écrits plus elliptiques et, de fait, moins connus (brochures politiques, articles de circonstance et comptes rendus), qui permettent d'interroger les différents registres auxquels l'écrivain étend sa propre écriture historique. Comme le

lecteur ou la lectrice s'en apercevra, il est peu question, dans ce livre, d'œuvres *a priori* incontournables, comme *Atala* (1801) et *René* (1802), ou d'autres récits qui, en vertu de leur importance dans l'histoire littéraire, auraient mérité un traitement à part entière, comme *Les Aventures du dernier Abencérage* (1826) ou *Les Natchez* (1826). Ce choix se justifie en raison de la place sous-jacente, voire secondaire, qu'y occupe le problème de l'écriture de l'histoire. La périodisation du corpus, quant à elle, m'a conduit à ne pas inclure en priorité des ouvrages comme *l'Essai sur la littérature anglaise* (1836), le *Congrès de Vérone* (1838), la *Vie de Rancé* (1844) ou les *Mémoires d'outre-tombe* (1849). À défaut d'offrir un commentaire détaillé de ces œuvres, j'y ferai tout au moins allusion au fil des pages.

Le plan d'ensemble de ce livre respecte la chronologie des publications de Chateaubriand. Il se divise en six chapitres qui portent chacun sur des moments et des enjeux historiographiques particuliers. À partir d'une analyse de la notion de tableau dans *l'Essai sur les révolutions* et le *Génie du christianisme* (chapitre 1), je commencerai par montrer que ces deux œuvres permettent d'identifier les modèles philosophiques et littéraires en référence auxquels Chateaubriand forge son *ethos* d'historien. Je me tournerai ensuite vers *Les Martyrs* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, afin de comprendre sur quels enjeux poétiques se fonde la représentation de l'histoire dans l'épopée et le récit de voyage (chapitre 2). Cette halte sur ces deux textes nous conduira à interroger les aspects anthropologiques et politiques de l'écriture historique à l'œuvre dans d'autres récits de voyage et de fiction (chapitre 3) : en prétendant faire l'histoire des mœurs des populations disparues, Chateaubriand déploie un mode d'énonciation fondé sur la nostalgie de civilisations anciennes. Ce mode d'énonciation apparaît également dans les écrits politiques que l'écrivain publie entre l'Empire et la Restauration ; ceux-ci invitent à déceler les usages de l'histoire qui sous-tendent son engagement comme polémiste et homme d'État (chapitre 4). Dans le prolongement de ces analyses, il s'agira d'étudier la situation de Chateaubriand dans le champ historiographique qui se tisse sous la Restauration (chapitre 5). À cette époque, l'écrivain repense la place qu'occupe l'histoire dans ses *Œuvres complètes* et tente, dans les notes et les préfaces qu'il ajoute à ses volumes, de singulariser sa démarche face à l'extension intellectuelle et culturelle de l'histoire à des genres comme les mémoires ou le roman. En 1831, l'échec de

ses *Études historiques*, somme inachevée mais préparée de longue date, le contraint à reconsidérer le rôle d'historien qu'il prétendait endosser jusqu'alors (chapitre 6). Chateaubriand annonce en 1834 sa détermination à publier ses *Mémoires d'outre-tombe* de manière posthume. Est-ce pour le mémorialiste une façon de continuer à « écrire sur l'histoire » sans « être historien » ? Il appartient à cet essai d'élucider cette énigme, sans pour autant chercher à l'épuiser.

Table des matières

Préface de François Hartog	7
Liste des abréviations et éditions de référence	13
Introduction : Écrire sur l'histoire et être historien	15
Chapitre premier : Tableaux d'histoire	31
L'histoire en tableaux	32
Un héritage rhétorique	35
Philosophie de l'histoire	38
Les impasses de la méthode	42
Le registre scientifique de l'histoire philosophique	44
Des tableaux aux tables	47
L'inquiétude dans l'histoire	50
Un tableau de la nature (Rousseau)	55
Les deux tableaux	60
L'histoire éloquente	68
Retour à Bossuet	69
Éloquence contre science	75
Chapitre 2 : Érudition et imagination	83
La défense des <i>Martyrs</i>	85
L'atelier de l'écrivain	87
Les vérités de la fiction : poésie et histoire	91
Anachronismes et détails	93
Le droit d'idéaliser	101

Le voyageur et l'historien	109
Le voyage : un genre historique	112
L'antiquaire et l'amateur des panoramas.....	118
Voir le passé	124
Chapitre 3 : Peindre les mœurs	131
Politique et esthétique des mœurs	132
« Le centre autour duquel tournent les mondes politiques ».....	134
L'effet pittoresque des mœurs.....	136
Exotisme historique	142
Le « dernier historien »	148
Histoire des mœurs et état de nature.....	152
Nostalgie coloniale	160
Chapitre 4 : Les usages politiques de l'histoire	173
Un Tacite moderne	174
Le rôle de l'historien	176
Le tribunal de Napoléon.....	183
L'entre-deux-temps	191
Un homme de son temps	192
« L'époque où nous vivons »	197
Décomposition et recomposition de la société	200
« Marcher avec le temps »	205
Chapitre 5 : Face aux historiens	213
Les travaux historiques sous la Restauration	214
La constellation politique et éditoriale de l'histoire	215
Un défenseur des libertés.....	220
La Révolution vue de loin.....	224
Conjurer l'esprit de système	225
Annoter et historiciser.....	229
La logique des préfaces	233
La rhétorique de l'impartialité	234
Polariser l'histoire.....	239
Par-delà les écoles et les systèmes.....	246
Chapitre 6 : L'histoire en personne	251
« Réunir la gravité de l'histoire à l'intérêt du mémoire ».....	252
Le poids de l'érudition	255
Les obstacles de la vérité matérielle.....	263
La chronique et la leçon d'histoire.....	266

L'historicité des <i>Mémoires</i>	273
La « Préface testamentaire »	275
L'exemplarité de l'écriture mémoriale.....	281
Ressusciter les morts, « biographier l'histoire » (Michelet)	288
Le mélange des genres	294
Conclusion : Un historien à contretemps	301
Bibliographie	313
Index nominum	327
Table des matières	333